Pascal Dibie

Le village métamorphosé

Révolution dans la France profonde

Terre Humaine
Plon

1

VOYAGE EN RURBANITÉ

Il semble que rien ne devrait nous intéresser davantage que de savoir comment est fait ce monde que nous habitons.

FONTENELLE,
Entretiens sur la pluralité des mondes.

« Le village s'est ouvert mais du même coup il s'est rétréci ; il a perdu de son originalité, il s'est décivilisé devant les assauts de la cité qui lentement se rapproche », écrivais-je il y a vingt-cinq ans de cela dans *Le Village retrouvé*. J'ajoutais : « Chacun continue à peu près à savoir qui est qui, mais les fonctions spécifiques de ces différents "qui" se sont amenuisées avec le temps », prédisant sans le savoir que nous allions tellement changer qu'aujourd'hui je ne nous reconnais plus. Pourtant j'ai toujours ce sentiment lorsque j'arrive à Chichery d'être encore à la campagne. A peine suis-je dans le village que me reviennent les souvenirs des courbes et des inclinaisons, des faux plats et des vraies montées, des descentes et des trottoirs. J'avoue que, comme beaucoup d'entre nous, je n'arpente plus guère le village quoique je le sillonne encore. Pour être exact, je le traverse mais je ne connais plus guère l'aspérité du sol, mes roues rectifiant et absorbant dévers, bosses, nids-de-poule et autres croûtes de goudron qui jadis me servaient d'amer. Je me suis inventé des « quartiers », dépassés deux cents mètres ils me paraissent des bouts du monde, ils sont suffisamment loin en tout cas pour que je m'y rende en voiture. Ainsi donc, je n'ai plus senti le village sous mes pieds depuis longtemps. La topographie n'a

pourtant guère changé depuis le temps conté dans *Le Village retrouvé* où nous nous poursuivions dans les dédales des ruelles et des sentines qui veinaient le village.

Bien sûr que Chichery s'est métamorphosé de tout ce qui transforme la campagne, qu'il a subi les mutations correspondant aux modifications que subissaient la terre et ses villageois et qu'à chaque époque il s'est enorgueilli des nouveautés qui l'atteignaient : eau, électricité, goudronnage, tout-à-l'égout, éclairage nocturne, ADSL depuis quelques mois et bientôt le gaz de ville...

Cela n'empêche pas Chichery de participer ou plutôt de bénéficier, dans la disposition même du village, d'un cachet rural et de correspondre encore assez bien à la description que Gaston Roupnel donnait des villages de la Bourgogne Nord dans son *Histoire de la campagne française* : « Le village vigneron se resserre et comprime ses bâtisses comme pour les faire jaillir plus haut et se creuser de puits d'ombre. De toutes les agglomérations rurales, c'est celle qui affirme le plus un caractère urbain (...), ses bâtiments sont à la proportion de son territoire ; leurs dimensions et leur physionomie répondent à des étendues dans les champs et à des aspects dans le paysage [1]. » J'ajouterais volontiers à ce descriptif le constat énigmatique du poète Yves Bonnefoy qui cadre si bien avec ma vision de l'ethnologie et du pays : « Le paysage commence quand on s'inquiète de l'ombre qui bouge sous les choses [2]... »

A égale distance de Joigny et d'Auxerre, un peu à l'écart de la nationale 6, Chichery-la-Ville, avec son centre décentré, s'organise comme la goutte d'un essaim d'abeilles réunie autour du clocher étrangement fixé avec le cimetière à sa périphérie – ce qui ne l'a pas empêché de s'inventer en cercle. Je compte aujourd'hui cinq rues neuves qui, par leur seul avènement, constituent des quartiers et que l'intelligence urbaine du village et de ses édiles successifs a obligées à suivre l'arc structurel, prolongeant ainsi la rondeur de notre univers. « Etre vivant, comme le note encore Roupnel dans une de ses conférences prononcée à quelques kilomètres au sud-est de Chichery, le village a pris forme de son chantier et s'est

1. Gaston Roupnel, *Histoire de la campagne française*, p. 193.

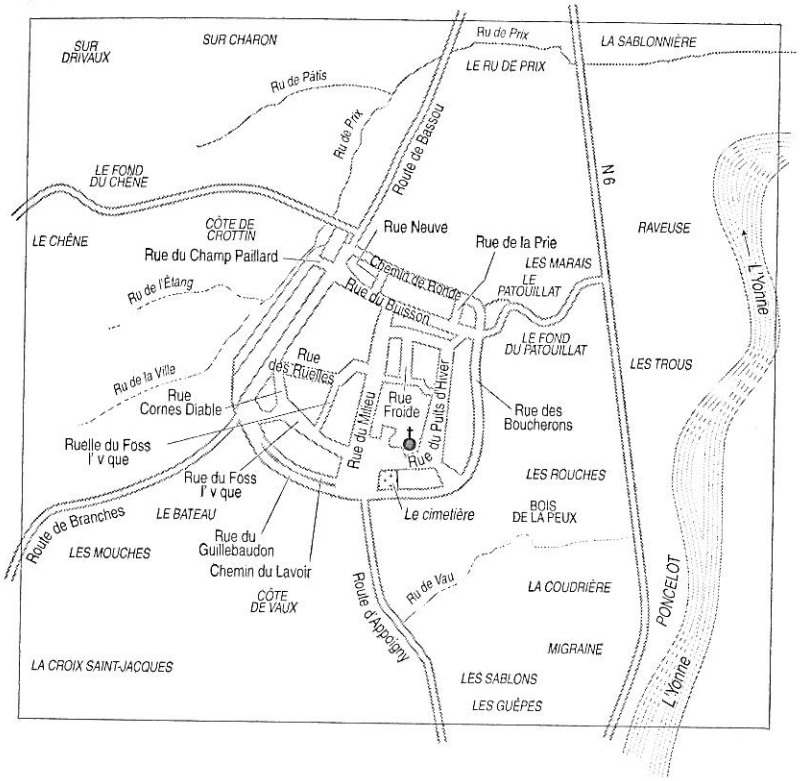
2. Yves Bonnefoy, « La poésie dans le temps présent », Université de tous les savoirs, 17 novembre 2000, in *Le Monde*, mardi 12 décembre 2000.

façonné, comme les hommes, de ses œuvres. Il se dilate ou se contracte ; s'amplifie ou se rétrécit du mouvement qui recule ses frontières. » Il est évident que les aptitudes du sol ont donné aux maisons et aux rues leur dispositif et leur physionomie, tout comme il ne fait aucun doute que l'homme en symbiose avec le village a bâti ses granges et ses étables à la mesure de son territoire et de ses occupations. Mais le village, l'idée de village que cet auteur estimait être « la fonction mise en compte humain de toutes les valeurs et de toutes les figures inscrites par le sol et les lieux[1] » n'est plus et ce depuis relativement peu de temps. J'ai souvenir, il y a vingt-cinq ans à peine, que les pères de mes compagnons de jeux et nous derrière vivions et procédions comme les futurs héritiers d'un univers attaché à son sol et à son paysage aussi jalousement qu'à une mère[2]... Qu'on ne se méprenne pas, je ne suis pas un géographe et le paysage, ou plutôt sa longue histoire, ne m'intéresse pas à proprement parler, non, ce qui m'intéresse c'est nos façons d'appréhender et de voir l'espace dans lequel nous évoluons aujourd'hui encore. Alors je regarde, je regarde et je ne vois déjà plus ce que je voyais il y a quelques années encore, à moins que je ne regarde trop. Il n'y a pas si longtemps le village était caché de la N 6 par un épais rideau d'arbres, on ne pouvait l'apercevoir qu'en un seul endroit et encore ce n'était que la pointe du clocher. Il y a eu la tempête de Noël 1999, les bois en ont pris un coup, on dirait même qu'elle a donné le signal d'une coupe systématique des bosquets, que leur désordre a sonné l'heure de la mise en ordre, et en très peu de temps le village a d'abord découvert ses épaules, quelques toits de maisons, puis a montré ses bras et enfin, presque entièrement dérobé, s'est offert au regard des passants pressés qui filent sur la N 6 en direction du sud. Le *la* était donné, certains en ont profité pour déboiser des endroits qui n'avaient jamais été touchés ; les agriculteurs ont gagné trois arpents là, deux ares ici, on a grignoté, grignoté. Le remembrement

1. Ces conférences ont été données à l'abbaye de Pontigny, « toute baignée alors du flot des blés murs, sous la présidence et par l'initiative de M. Paul Desjardins (...) lors de cette "semaine de la terre" », écrit Gaston Roupnel dans la préface à son *Histoire de la campagne française*, p. 3, paru en 1932, réédité dans la collection Terre Humaine. Son ruralisme est sans doute dépassé mais ses intuitions inspirées sur la formation des rues et des villages méritent d'être reprises.

2. Pascal Dibie, *Le Village retrouvé*.

récent aidant, on a planté du blé, du maïs, des betteraves... Mais on ne cache pas un village derrière une betterave. Et j'étais là, je regardais le trou se faire, la plèvre se déchirer jour après jour, maudissant je ne sais qui de ne pas comprendre que plus le village serait vu, plus il se fragiliserait.



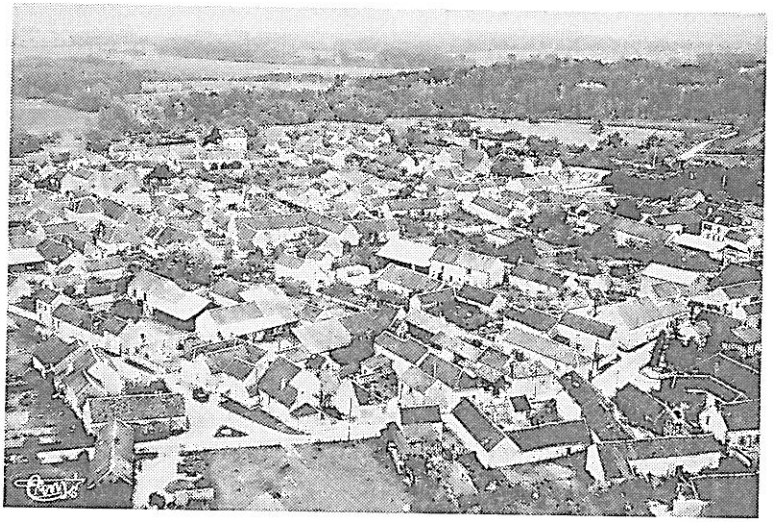
A l'intérieur, les petits raccourcis par l'effet des cessions, des constructions et des aménagements modernes ont été bousculés, élargis, bouchés et, voitures obligent, remplacés par des ruelles en passe de devenir de véritables rues. Ces dernières d'ailleurs en perdant leurs fermes, leurs animaux et leurs odeurs ont aussi perdu de leur charme, même si notre modernité estime qu'en expulsant

ses vaches et ses fermes, Chichery s'est refait une beauté. C'est vrai que maisons, façades et volets remis à neuf ont redonné de l'air à la rue et un semblant d'espace. Pourtant une maison vide, aussi belle qu'elle soit, reste muette. Je ne parle pas des résidences secondaires qui par chance sont très peu nombreuses à Chichery [1], je parle des maisons habitées, de ces maisons qui, le jour durant, sont comme en ville, fermées à double tour et abandonnées jusqu'au soir, de ces maisons désertées à rythmes réguliers qui transforment petit à petit la vie du village en celle d'un immeuble à plat. Poussés par l'exemple et par les lois à imiter et à nous soumettre au monde urbain tout proche, nous nous prêtons désormais sans sourciller aux règles urbaines appliquées à l'univers rural et nous soumettons à la double croyance très contemporaine en la concentration et en la patrimonalisation du monde. Cela a eu pour effet pervers non pas tant d'ouvrir que de confiner la rue à sa seule fonction de passage dégagé ; de faire un village évanoui le jour, enfermé le soir et surtout de révéler par l'absence de monde qu'ici, dans ces rues qu'on essaye de rendre propres et accueillantes mais qui ne peuvent mener qu'à d'autres rues ou à un ailleurs géographique inévitable, nous ne sommes effectivement pas en ville.

Par un trop de rangement, d'arrangement, de domestication, l'expression de chemin un peu solennel qu'avaient les larges rues du village a de fait été gommée. Elles expriment une certaine prospérité et donnent quelques signes manifestes d'urbanisation qui me font froid dans le dos. Heureusement, il manque encore à nos rues, mais pour combien de temps, beaucoup de ce « mobilier urbain » qui me fait tant haïr des villages voisins déjà contaminés et phagocytés par la ville qui s'approche. Cela dit pour le décor, car la réalité a fait qu'ici aussi les rues se sont, depuis une bonne vingtaine d'années maintenant, transformées. Si, à heures régulières et en semaine, j'entends quelques cavalcades d'enfants soutenues par les piaillements des mères et des nourrices, qui désormais ne les lâchent plus, résonner contre mes murs, l'écho du vacher et de ses

1. La France compte le plus grand nombre de résidences secondaires en Europe, 3 millions, dont 60 % dans l'espace dit rural. Chichery n'en compte qu'une petite dizaine. De nombreuses études sociologiques ont été récemment menées sur la question *via* le CNRS et la DATAR, dont l'ouvrage éclairant de Jean-Didier Urbain, *Paradis vert...*, rend compte avec brio.

belles aux pieds feutrés en route vers les prés n'est plus, ni le tintement des laitières des familles qui s'en abreuvaient. Dans la rue, un peu garage le jour, on n'y voit plus que des voitures, beaucoup de voitures à l'heure des repas. Elle a cessé d'être un lieu public, un lieu de rencontre, de discussion, de promenade, pour devenir essentiellement un vecteur d'échappement pour des villageois, surtout pour les jeunes qui ne peuvent plus vivre qu'à travers l'idée et la pratique d'un ailleurs immédiatement atteignable et y aspirent.



Carte postale des années 1960, vue aérienne de Chichery.

J'ai l'impression, jusque dans ma chair, que l'accélération générale de notre vie et de ce qui s'y rapporte devance l'espace et que notre temps se termine, je crois même que c'est là l'expression la plus forte parce que la plus impalpable de notre « modernité ». Même retiré volontaire au fond de mon village, quelque chose s'est emballé qui n'a pas de nom. C'est le rythme, notre rythme de vie, qui s'est profondément modifié, et, par contagion, notre mode de vie lui-même. N'attendez pas que je décrive ici les riches heures bucoliques, les repas champêtres ou nos folklores éteints ; non, je voudrais essayer, à défaut de comprendre, du moins de décrire ce que nous sommes devenus, en attendant de « devenir » encore.

Sans plus de certitudes ni de permanences, on assiste, impuissant et consentant, à notre transformation perpétuelle. Le rythme de ce changement est tel qu'il n'est plus possible aujourd'hui pour quiconque d'observer et d'appliquer les mêmes modèles durant tout le cours de son existence. Pour être plus clair, j'ai le sentiment que nous n'avons plus de présent, que le futur s'est désormais installé comme la philosophie du temps. Oui, on fait comme si on avait enfin réussi à s'approprier le temps, comme si la dimension temporelle se développait en un continuum ininterrompu où le futur, contre le passé, était sans cesse valorisé.

Pour la majorité des habitants, l'histoire individuelle ne se construit plus au village. La vie villageoise des campagnes, de centrifuge qu'elle était est devenue centripète et, dans ce mouvement qui nous extériorise quotidiennement, la mémoire du lieu s'éparpille elle aussi.

Vendredi 11 juin 1999 (Paris)

Rendez-vous avec Jean Malaurie au Régina. De là, il m'emmène déjeuner au pub Normandy. Nous sommes seuls dans cette salle très british. Malaurie m'interroge sur mes projets. Je lui parle de mon voyage sur les traces de Lévi-Strauss des années 1990, d'un projet que j'ai sur les ouvriers européens aujourd'hui en rapport avec l'œuvre de Frédéric Le Play, et bien sûr de mon travail à et autour de Chichery, que j'aimerais faire à la suite du Village retrouvé. *Ce serait une Histoire de notre campagne française aujourd'hui, de l'incroyable révolution des mentalités et du style de vie... C'est ce dernier projet qui le séduit. J'imagine un titre : « Le village évanoui »...*

Malaurie m'invite dans la collection Terre Humaine.

Retour obligé au laboratoire !

Une visite à la mairie

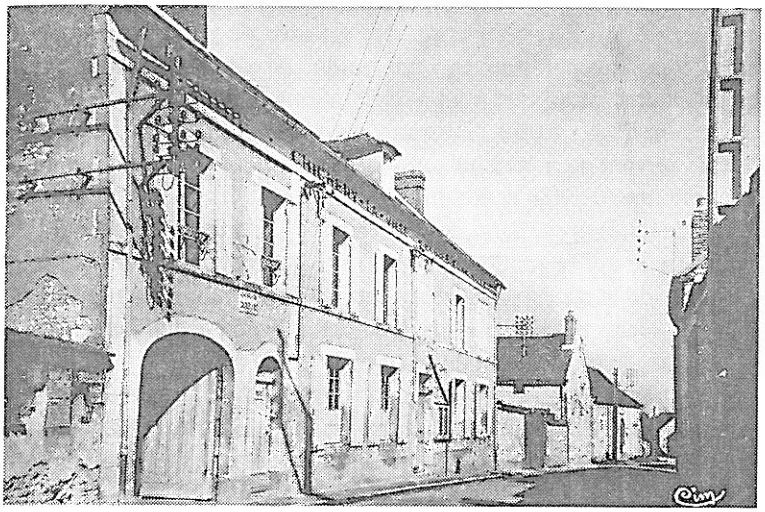
En remontant chez moi – je l'ai déjà dit, monter ou descendre n'est plus un sentiment puisqu'on ne ressent plus l'inclinaison

depuis longtemps, ce n'est qu'une direction, que dis-je, une indication selon des repères très personnels de la géographie locale dont il est difficile de partager une explication rationnelle avec quelque étranger au village que ce soit... – remontant donc, je croise la Berlingo verte du maire. Cela me rappelle que nous avions rendez-vous à 6 heures pour « discuter un peu... », ainsi que je le lui avais demandé dans la salle des fêtes lors des vœux à la commune pour l'année 2005, date futuriste que nous avons fini par atteindre, il y a quelques jours...

A la vérité je me sens un peu perdu, le terme serait plutôt « dépassé ». Une fois de plus, comme nous tous, je ne sais plus très bien ce que nous sommes, non pas « nous » en tant qu'individus mais en tant qu'administrés, et je suis persuadé qu'une grande part de nos inquiétudes tient justement à cette méconnaissance, cette ignorance d'un futur qui semble se construire sans nous. Nous sommes déjà autres, nous le sentons tous, mais nous ne savons ni qui, ni quoi.

Il y a longtemps que je n'étais pas entré dans la mairie.

Dans l'entrée fraîchement repeinte d'un joli blanc cassé et brillant, à droite de l'escalier qui mène à l'étage où jadis se tenaient le bureau du maire et la salle du Conseil, un grand panneau en bois est tapissé d'avis divers. Je découvre à cette occasion les règlements draconiens qui encadrent désormais la chasse et la pêche dans nos contrées, un peu éreintées il est vrai. Mesures essentiellement « écologiques » qui viennent rappeler que nous avons bel et bien décroché du bon sens de nos aïeux qui savaient doser leurs prélèvements dans la nature, leur subsistance en dépendant pour une bonne part. Faisan commun ou vénéré, perdrix grise et rouge pour les volatiles, avec avertissement aux chasseurs que « le pigeon voyageur n'est pas un gibier, il est protégé par la loi », auxquels s'ajoute le grand gibier : chevreuil, cerf, daim et sanglier ; chasse qui « ne peut être réalisée que par tir à balle » ou, signe de notre modernité qui se ressource sans cesse de nos archaïsmes, par « tir à l'arc ». C'est ainsi que j'apprends, le temps de lire le recensement officiel, le contenu encore abordable de l'univers chassable. L'affiche jumelle frappée du même sceau préfectoral concerne la « Pêche en eau douce ». Cela me rappelle que lors de nos baignades dans l'Yonne, à partir de juin, outre les goujons et autres fritures,



Une vieille carte postale représentant la mairie-école communale de Chichery, dans la rue du Puits-d'Hiver.

on peut taquiner la truite fario, l'omble chevalier, le cristivomer, l'ombre commun, le brochet black-bass, la perche arc-en-ciel, le sandre et même, semble-t-il, l'anguille et l'écrevisse, ce, à des heures précises. La pêche avec des « esches végétales » recommandées, à la différence de la chasse se pratique sur une portion de l'Yonne à des endroits strictement définis pour les communes ayant un accès direct au fleuve. Pour la commune de Chichery, ce sera : « rive gauche, 50 mètres en aval de l'écluse de Bassou à la borne kilométrique 19, soit 1 975 mètres ». Ainsi pas de discussions inutiles, après, les « bons » ou « mauvais » emplacements, c'est une affaire de flair, quant au garde-pêche assermenté dont j'ai souvenir qu'il surgissait à l'improviste pour vérifier le « permis » et qu'il était incorruptible, refusant même le petit blanc du matin, je n'ai comme souvenir qu'une petite plaque en cuivre qui traîne dans mon grenier. Pour en finir avec la faune icaunaise, sur une troisième affiche d'un format moindre sont nommés les « Animaux classés nuisibles » à ce jour : belette, fouine, martre, putois, ragondin, rat musqué, renard, sanglier, corbeau freux, corneille noire, étourneau sansonnet, pie bavarde, pigeon ramier et lapin de garen-

ne[1]. Une liste digne des personnages de nos contes populaires qui me rappelle qu'il reste encore, tapi à l'orée de nos bois et de nos mémoires, une part sauvage qui veille. A côté de cette dernière annonce sont punaisées trois « déclarations de piégeage » remplies à la main. Ce sont trois chasseurs connus et actifs du village, dont le rôle se veut de maintenir un quota supportable de prédateurs sur la commune, dans le cadre du respect de ce qui serait un équilibre. Cette fameuse expression de la recherche d'un équilibre est en fait une activité qui se pratique sur la corde raide et peu défendable du plaisir et de la nécessité, sachant que les seuls traitements répandus dans les champs auxquels survivent les plus chanceux des chassés et des piégés ont déjà rendu le jugement par ordalie chimique...

Le maire, un ami d'enfance, s'amuse de ma curiosité et de mes penchants connus depuis longtemps pour l'écologie. Je dois avouer que les chasseurs sont de meilleurs alliés que les agriculteurs et qu'aujourd'hui c'est finalement avec eux que l'on peut imaginer protéger les équilibres dans et avec la nature. Bien sûr que je me souviens des traques au renard, plus imaginaires que réelles, là-haut vers « le bateau », ce dévers crayeux qu'à force de cultiver les tracteurs ont fini par araser et domestiquer, au point de faire disparaître les trous où nous posions nos innocents collets pour tenter d'attraper quelque lapin de garenne, dont nous n'avons jamais vu que le bout des oreilles ou le pompon blanc de la queue... Mais cela résume en une ellipse la longue histoire dans laquelle, il y a quarante ans à peine, nous inscrivions encore nos gestes.

Partant de la vie de ces joyeux compères que, adolescents, nous descendions, les soirs de pleine lune, observer en bande dansant devant leurs terriers sur les bords de l'Yonne, nous remontons nos souvenirs communs avec cet incroyable sentiment de n'avoir pas vieilli d'un poil. « Monsieur le Maire » a les cheveux blancs, « Monsieur le Maire » n'est guère plus vieux que moi mais est à

1. Martre, belette et putois furent « déclassés » nuisibles nationaux le 21 mars 2002 par le ministre de l'Ecologie, Yves Cochet, des Verts, puis réinjectés dans la liste des indésirables par son successeur UMP Roselyne Bachelot le 6 novembre de la même année, alors que « biologiquement, comme le note *La Dépêche vétérinaire*, aucune connaissance nouvelle n'est apparue entre avril et novembre 2002 », concluant que cette mesure correspond à « une des promesses électorales qu'il aura été le plus facile de tenir... ». Cf. Catherine Vincent, *Le Monde*, 15-16 décembre 2002.

la retraite depuis quelques petites années, ayant commencé très tôt sa carrière au Gaz de France. Nous nous amusons de nos titres : retraité, maire, professeur, de ces « messieurs » qu'on nous accole volontiers, ne sentant nulle part quelque trace de vieillissement ni de rigidification sociale. Nous voilà heureux même d'avoir pris un peu d'épaisseur sur le terreau de nos vies. L'amitié sauvegardée vaut tous les viatiques pour continuer sa petite route, elle recèle les fragments de notre humanité inscrite dans des bases communes et ajoute à nos vies qui s'avancent ce sentiment fort de voyage partagé. Qu'importent les chemins, nos artères nous ont portés jusque-là et la fragilité qui s'annonce à travers mille petits signes nous paraît moins dangereuse quand on voit l'autre « aller ».

« Oui, on peut dire en cette fin d'après-midi que ça va plutôt bien », conclut Bernard, me rebranchant sur ce qui en réalité m'amène à la mairie.

Mercredi 4 octobre 2000 (Chichery)

Je tournicote, je tournicote. Je fais les cent pas, j'arpente ma tête qui est bien vide. J'ai tant à faire que je ne sais plus quoi faire ? Ou plutôt non, je ne sais pas où ni comment commencer, je devrais dire finir, tant il y a de chantiers ouverts.

Retour de chez Jean-Marc Brocard où j'ai goûté, senti, mâché du chablis. Le moût, délice absolu au sucre d'or, puis le bourru de Chiché, les vieilles vignes et autres... dans ces immenses cuves étincelantes qui recèlent ce nectar total. Et Jean-Marc, le maître, qui goûte, écoute, palpe ce vin futur. Une très belle et grande émotion, une remise en bouche qui me fait recoller à l'univers végétal qui me tient ici, à Chichery, où je me suis greffé et me donne ce sentiment si fort d'exister quelque part. L'aventure des papilles est une aventure au sens plein...

« Je voulais te voir sérieusement parce que j'y comprends plus grand-chose, lui dis-je. Je ne comprends plus très bien comment ça marche, si la commune existe toujours, de quoi et de qui on relève, ce que sont tous ces changements, toutes ces transformations institutionnelles dont on entend et lit des bribes à la télé ou dans les

journaux mais dont tu sembles être un des seuls au village à maîtriser à peu près les tenants et les aboutissants...

— Pour les aboutissants, c'est une autre histoire, on verra ça plus tard et on sera sans doute plus là..., me répond-il. Mais pour ce qu'est de la marche de la commune, oui, là y a du nouveau, sacrément même. Viens donc t'asseoir. »

On quitte le couloir d'entrée pour traverser un morceau de l'ancien logement des instituteurs, un bel espace carré avec en son centre des tables et des chaises disposées en rectangle pour les réunions du conseil municipal. Sur le mur de gauche sont punaisés les diplômes obtenus par la commune lors du jumelage ainsi que les prix qui depuis des années se succèdent au concours du « village fleuri ». Une étagère bien sûr avec des coupes où se mêlent celles des Inter-villages et des compétitions sportives de tous ordres. Le mur du fond a sa photo du chef de l'Etat actuel et un buste d'une Marianne inconnue de style encore républicain. Le mur de droite porte les photos du village vu du ciel réalisées par *L'Yonne républicaine* ainsi que celle du finage, photographié par le satellite qui nous sert (et parfois même nous dessert, comme s'en plaignent les agriculteurs). La secrétaire de mairie étant absente, on s'installe dans la petite pièce du fond que Bernard semble affectionner quand il est seul. Etroit, clair et profond, un bureau de fer faisant face à la fenêtre donnant sur la rue, le secrétariat est une pièce accueillante – sans doute est-ce sa clarté, une fenêtre à chaque bout, qui rend ainsi cette pièce-couloir presque chaleureuse, à moins que ce ne soit le radiateur... Bernard s'installe au bureau, me désigne la chaise tubulaire grise et bien rembourrée qui lui fait face.

Derrière lui, les meubles-classeurs habillant les murs de chaque côté lui dessinent par réverbération une sorte d'aura. Repoussant légèrement l'écran plat qui entame à peine le bureau raccordé à une batterie bureautique du dernier cri, Bernard fait le point :

« Bien sûr que la commune existe encore mais il faut admettre qu'on est entré dans un autre temps ; on n'existe plus tout seul, on est un peu le dernier étage dans un système qu'a sa cohérence, mais qu'est pas simple effectivement à comprendre. Déjà, faut savoir que Chichery est dans l'aire urbaine d'Auxerre. Bon, maintenant y a la loi SRU, Solidarité Renouvellement Urbain. C'est la loi qui redéfinit les principes d'urbanisme, de transport, de gestion

des rivières, des forêts, de la construction de lotissements, d'agrandissement des villes, bref tout ce qui a trait à l'urbanisme. Là-dedans y a des choses qui nous concernent, d'autres moins ou pas du tout, mais on y est ou on va pas tarder à y être...

« Après, t'as les SCOT, les Schémas de Cohérence Territoriale, qui doivent être mis en place et qui eux concernent un peu plus précisément des groupements de commune, les SIVOM (Syndicats Intercommunaux à Vocation Multiple), communautés urbaines, etc., ça touche encore de plus près à l'urbanisme. Ça fait trois ans et demi que c'est en place. T'inquiète, rien ne bouge... Après les SCOT, ce qui vient c'est plus le POS, Plan d'Occupation des Sols, c'est terminé, c'est le PLU, le Plan Local d'Urbanisme. Je te mets un peu tout ça en vrac, mais je comprends que t'aies du mal à saisir les changements ; moi-même qui suis dedans c'est pas évident à suivre. C'est l'Europe qu'est en perspective, on peut plus rester dans le petit, dans le local à tout prix. Y a pas d'autre solution que de s'unir, de s'arranger avec les voisins si on veut encore maîtriser un peu la question... Je crois qu'on connaît un bouleversement qui doit être du même ordre de grandeur que ce que le père Chiot raconte dans son bouquin sur Chichery au moment de la Révolution française. Les changements qu'ont été opérés à l'époque ont été tels qu'on est encore dedans : les départements, les districts, les communes, les maires... C'est de là qu'on est en train de sortir, j'sais pas si t'imagines bien. »

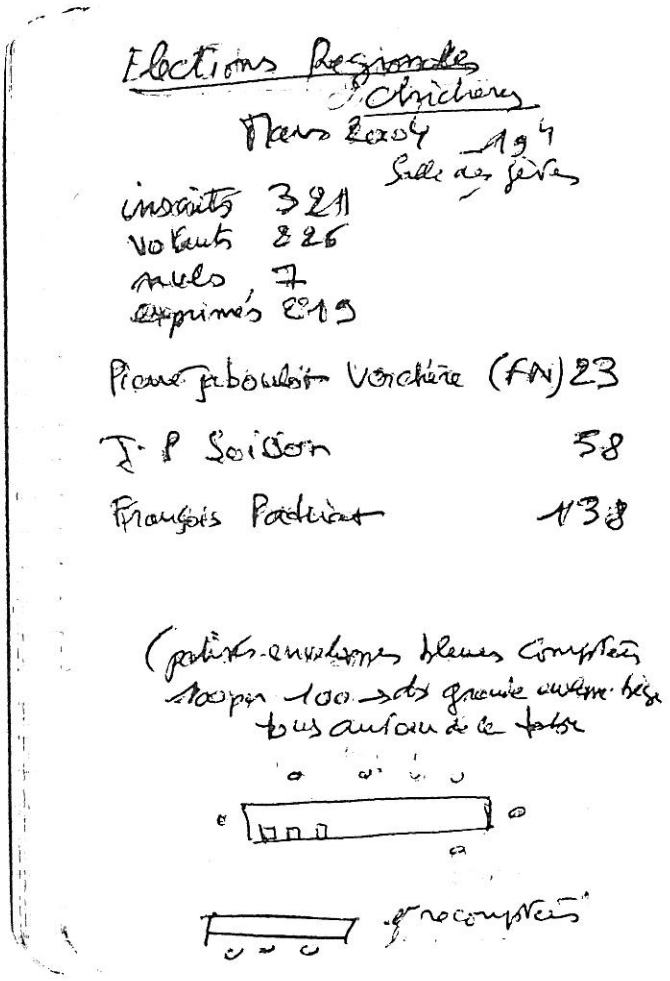
Le père Chiot historiographe d'*Une terre du chapitre d'Auxerre, Chichery*[1], raconte en effet comment, en 1787, le roi organisa dans le pays des élections des administrations civiles auxquelles devaient prendre part les principaux citoyens. On divisa à cet effet l'Ile-de-France en douze départements, ces derniers en six arrondissements, et on dota chaque paroisse d'une municipalité. Chichery fut inscrit dans l'arrondissement d'Irancy du département de Tonnerre-et-Vézelay. Chaque département avait une assemblée élue par les députés des municipalités. Cette assemblée déléguait une commission exécutive, dite « Bureau de la Commission intermédiaire », qui avait pour tâche d'administrer le département. Les attributions de cette commission intermédiaire comportaient

1. René Chiot, *Une terre du chapitre d'Auxerre, Chichery, notes d'histoire.*

notamment la formation des municipalités, le rassemblement des tableaux de paroisse, les impôts, le commerce et l'industrie, les ponts-et-chaussées, les cultes, l'établissement d'état de la population, l'agriculture, la révision du cadastre et le classement des terres – Chichery, avec Chablis, Héry, Pontigny et Rouvray, fut classé dans la première classe, ses terres étaient déjà reconnues de qualité supérieure.

Cette commission intermédiaire exista et fonctionna jusqu'en mai 1790, au moment de la création du département de l'Yonne. Une nouvelle administration territoriale en départements et districts créée par l'Assemblée constituante fut alors mise en place. Chichery et ses voisins Branches et Bassou ressortirent au district de Joigny qui fut d'abord rattaché au canton de Neuilly avant de l'être au chef-lieu qu'était Villemer depuis novembre 1790. En janvier 1790, un « bureau municipal » ou conseil général de la commune, avec un maire à sa tête, fut élu. Assisté de quatre officiers municipaux, quatre notables et un agent national, le bureau devait assumer toutes les charges de gestion administrative qui, sans cesse modifiées par des décrets, semblaient tout aussi lourdes et compliquées qu'elles le sont aujourd'hui.

« Je te donne un exemple de comment nos histoires deviennent compliquées, reprit Bernard. Bon, on va mettre en place la petite zone artisanale en bas, le long de la nationale. J'ai demandé au conseil municipal qu'on révise la totalité du POS – qui devient PLU –, de façon à pouvoir dégager quelques terrains constructibles, vu qu'on a de la demande sur Chichery – tu penses, avec la proximité d'Auxerre, Migennes, l'autoroute, etc. Bon, moi, comme mes prédécesseurs, je ne veux pas de lotissement, peut-être quelques constructions sur la périphérie du pays, mais faut veiller à pas faire comme les communes voisines. On est rond, petit, c'est préférable de le rester, faut au moins préserver ça. Tu connais Billot à Bassou, l'usine à escargots comme on dit, c'est la Française de gastronomie qu'a racheté. Ils envisagent de réaménager partiellement les anciens locaux et même de les déplacer, de construire en bas, sur le territoire de Chichery. Avec le SIVOM « Yonne-Serein » regroupent Bonnard-Bassou-Chichery qu'on a créé en 1992, on avait ces 4, 43 hectares du côté de l'ancien garage : 1,28 hectare, à Bassou, le reste sur Chichery étaient cultivés par le GAEC (Grou-



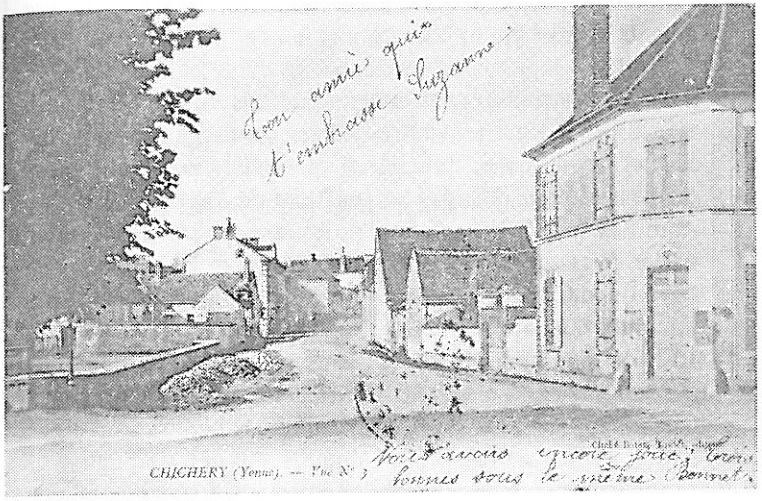
Election régionale
Chichery, mars 2004. Inscrits 321, votants 226, nuls 7, exprimés 219.
Pierre Jaboulet-Verchère (FN) 23 ; J.-P. Soisson 58 ; François Patriat 138.
Petites enveloppes bleues comptées 100 par 100 (dans grandes enveloppes beiges) tous autour de la table. Dessin table.
NB : Dans « Jours tranquilles en 89, Ethnologie politique d'un département français », l'ethnologue Marc Abélès a montré, à partir d'exemples pris dans le département de l'Yonne, par quels chemins une communauté en vient à accorder (ou pas) à quelqu'un, le pouvoir de le représenter dans une assemblée.

pement Agricole d'exploitation en Commun) en attendant, et on se prépare donc à leur vendre. Mais attention, maintenant, on est chargé de tout préparer : amener l'électricité, l'éclairage public, le téléphone, aménager la voirie, etc. Donc, en perspective, on a vendu ces terres à la Communauté de Communes de Migennes, en faisant un petit bénéfice. On se dit : maintenant c'est la CCM qui va gérer toute cette affaire. On touchera pas les taxes directement mais on voit quand même l'emploi pour des gens, c'est important. On pensait donc qu'ils allaient construire. Or maintenant l'Etat oblige à des fouilles archéologiques. Dès qu'on touche au bord de l'Yonne, comme on y a déjà trouvé pas mal de choses gallo-romaines, t'as qu'à voir au musée Saint-Germain à Auxerre[1], on y passe. Bon, on a fait faire un diagnostic par la DRAC (Direction Régionale de l'Action Artistique). Ça a duré deux jours exactement, ils ont pris une pelleteuse, fait une tranchée tous les trente mètres, ça nous a coûté dix-huit mille euros. C'est le SIVOM qu'a payé.

« Résultat : on a appris que la Française de gastronomie délocalisait le plus gros de la production à Brioude, dans le Massif central, sous Clermont-Ferrand. A Bassou ils ont pas fermé chez Billot, mais au lieu d'être trois cents quatre-vingts à l'époque de Noël, ils sont plus d'une centaine. Voilà, on a espéré que ça se ferait. Ça s'est pas fait... Aujourd'hui les entreprises, ça ouvre, ça ferme, c'est fragile, très fragile...

« T'as compris que notre syndicat Chichery-Bonnard-Bassou, le SIVOM, il pouvait plus supporter seul tous les coûts. On fait donc partie maintenant de la CCAM, la Communauté de Commune de l'Agglomération Migennoise. C'est un établissement public de coopération intercommunale. Ça a ses "pour" et ses "contre", de

1. Avec la néolithisation, la relative fixation des populations engendre un type d'habitat qui sera une constante de la colonisation danubienne bien connue à travers l'Europe à laquelle n'échapperont pas les bords de l'Yonne. Le musée de Saint-Germain d'Auxerre expose un certain nombres d'objets du néolithique moyen comme une magnifique meule avec son broyon ou encore une parure faite de 143 perles de calcaire d'os et de coquilles tirée d'une nécropole danubienne sur le lieudit l'étang David (sépulture n° 7) en bas de Chichery. On y a également retrouvé des vases à incinération datant de l'âge du bronze ainsi que des épées ou des restes mérovingiens, témoins des cultures passées qu'à chaque labour des agriculteurs mettent au jour. Les fouilles sont aujourd'hui menées par l'Institut national de recherches archéologiques préventives, INRAP de Dijon.



L'ancienne mare et la place du village de Chichery.

toute façon on peut plus rester tout seul dans son coin, plus aujourd'hui, allons. C'est sûr qu'au niveau de la fiscalité ça va se ressentir, mais au regard des services que ça va nous amener et des projets qu'on peut faire en partageant c'est payant à long terme. De toute façon y a l'Europe qui se fait et on pourra plus échapper à l'aménagement de l'espace, à tout ce qui concerne l'environnement, le patrimoine et puis des équipements qui nous concernent, même si c'est pas directement sur la commune. Les gens réclament les mêmes choses qu'en ville, faut voir comment ils deviennent difficiles. Ça a peut-être pas l'air quand on passe comme ça, mais là c'est bien fini la campagne, c'est surtout la mentalité qu'est finie, si tu savais ce que les gens font et réclament aujourd'hui, et les charges qu'on a, c'est impensable. »

MICHELET FAIT L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Du temps de ma thèse, en 1975, je m'étais penché sur l'œuvre de Jules Michelet (1798-1874) pour réfléchir à la proximité de l'histoire et de l'ethnologie. A l'époque nous osions tout, aussi ai-je envie, sans rien modifier, de retranscrire ici ce que j'avais écrit :

« Michelet se nourrit de lui-même sur le chemin des enfers chauds où matière et histoire s'enfantent du même ventre. Le cartable toujours sur le dos il fait école buissonnière, une autre politique/une autre imagination/une autre sensibilité/une autre histoire que ses contemporains, ignorant les bornes, il se sert du balai de la sorcière pour aller au-delà des textes, pour chercher une histoire de l'autre côté du miroir. Au-delà de la réflexion, les silencieux se mettent à parler des silences de la théorie, par contre les novices, les bavards, dit Michelet, ceux qui n'ont pas longuement brossé la nature humaine croient que rien n'est plus simple, qu'il suffit d'expliquer tout par les causes élémentaires : mécanique, chimie, physique. Michelet qui a le sentiment d'être simple, assez grossier et barbare, retomba à quatre pattes, se fit simple avec les simples. Au lieu de l'église exclusive, il ouvrit les cinq mille portes de la cathédrale de Dieu, si large que toute nature, ignorants, femmes et enfants, barbares et sauvages et bêtes (moi aussi, dit-il), nous entrions tous, parlant, chantant ou bêlant avec notre droit de cité. Michelet devant tout le monde se refit la belle fête des simples. On suspendit son cours, il bloqua celui de l'histoire à 1848...

Insupportable Jules Michelet qui, au moment où l'histoire naturelle quitte les rivages du pittoresque pour entrer dans les rigueurs de la science, choisit de réinventer le corps dans sa vérité poétique : « J'entrepris de refaire moi seul la tradition du genre humain. Ce que Vico recommande, je l'avais d'instinct en moi. » Dégageant une chaleur extraordinaire autour de lui, Michelet fit transpirer quelques-uns des historiens à mode d'emploi... « J'appelle ainsi le principe héroïque : l'humanité se fait et se crée elle-même. La force vive qui est l'homme se crée en actes, en œuvres, en cités et en dieux, qui sont œuvres aussi. La philosophie donne en puissance cette forme vivante, l'histoire la donne en action. »

Roland Barthes trouva dans Michelet l'envie de réécrire, ce sont les thèmes charnels, le café, le sang, l'agave, le thé, le blé... Mais Barthes cherchait à parler de lui par l'autre : « En ne lisant pas Michelet, c'est notre désir que nous

censurons. » Brouillant la loi discriminatoire des « genres », Michelet manque une première fois sa place, les gens « sérieux », conformistes, le boycottèrent. Mais par un second déplacement, ce prince du signifiant (aucune avant-garde du pathos ne le reconnaît et il nous faut nous aider de l'histoire pour retrouver quel était l'enjeu du langage du temps de Jules Michelet) a fait mouche, double mouche : Michelet a fait rentrer l'histoire dans la modernité, il l'a fait rejoindre l'anthropologie avant même son invention. »

Michelet fut privé de sa chaire au collège de France après le coup d'Etat du 2 décembre 1851. Il est l'auteur de : *Histoire de France* (1833-1846), *Histoire de la Révolution française* (1847-1853), *L'Insecte* (1857) et *La Sorcière* (1862).

Je me risque à demander à Bernard si la commune existe encore, si être maire ça a encore un sens, s'il lui reste quelque pouvoir, ce qu'est devenu le garde champêtre...

Il s'esclaffe :

« Le garde champêtre ? Non, c'est fini depuis un moment. Quel folklore, tu te souviens des histoires[1]... Non, Le pouvoir de police c'est le maire. Faut voir, là aussi ça s'est rudement compliqué. C'est pas à toi que je vais rappeler comment on réglait les choses avant quand y avait des problèmes dans le village. Sauf exception ça se réglait entre nous. Faut dire qui y avait du monde dehors, dans les champs, dans le village, on savait tout. Maintenant, attention, Chichery le jour, c'est le désert. Chacun chez soi et puis la mentalité... Tiens, l'histoire des camionneurs, encore un bel exemple. Là, c'est mon pouvoir de maire justement qu'est intervenu, de police en quelque sorte. Ça a pas été simple. Ça a duré plus de deux ans comme tu le sais. »

L'histoire à laquelle j'ai assisté aux premières loges n'a en effet pas été simple, mais ô combien révélatrice du changement des mentalités et surtout de la disparition de l'esprit de village – à moins qu'elle n'en fût l'ultime expression ? La profession de camionneur fut un temps considérée comme profession intermédiaire par des jeunes du village qui, en attendant de trouver leur

1. Voir *Le Village retrouvé*, *op. cit.*

voie, prenaient le volant de gros transporteurs équipés pour le transport international. Des sociétés importantes sont basées dans le village voisin et dans les environs d'Auxerre, ce qui facilitait le recrutement local. Mais ce travail alors harassant, mal réglé, laissait peu de place pour une vie de famille et finalement tous abandonnèrent, préférant travailler à la DDE (Direction Départementale de l'Equipement) ou dans les services municipaux des villes avoisinantes. Le temps aidant, on a vu l'arrivée au village d'une nouvelle population périphérisée, dont trois camionneurs. La chose serait passée inaperçue, ou à peu près, s'ils ne nous avaient pas imposé la présence quasi quotidienne de ces énormes engins dans les rues mêmes du village. L'un prenant un trottoir pour parking, l'autre garant son camion en pleine rue près d'un tournant et ainsi de suite, chacun habité d'une « mentalité de camionneur » et envoyant se faire voir ceux qui, à juste titre, émettaient une observation, à commencer par les riverains directs. Les « nuisances » devinrent très vite réelles : encombrement, démarrage et chauffage du camion à quatre heures du matin, arrivée à pas d'heure, circulation sans visibilité, enfants et personnes obligés de descendre du trottoir pour contourner le camion sur la chaussée, etc. La mairie s'en mêla, des conciliations furent proposées, on tenta de leur expliquer que la vie dans un village passait aussi par le respect des autres, que personne ou presque ne restait garé dans la rue, qu'aucun tracteur des exploitations n'avait jamais stationné ainsi, bref que la mentalité de la vie d'une petite communauté passait par les petits arrangements pour éviter les grands dérangements... Rien n'y fit, les camionneurs, nullement ligués d'ailleurs, n'en avaient que faire : l'un expliquait que c'était sa voiture de fonction – il parlait du seul tracteur –, et que s'il le garait sur le trottoir contre le mur c'était avant tout pour éviter que les manouches ne lui volent son fuel..., les autres qu'ils voulaient leur camion à proximité pour ne pas perdre de temps au démarrage – en réalité toute chose qu'ils n'auraient pu faire en ville. Bref, ils tinrent bon, longtemps et sans grande amabilité face aux injonctions du maire qui se faisait le porte-parole logique des villageois. La question fut envisagée au conseil municipal, on accepta l'idée qu'il leur fallait un emplacement pour garer les gros engins. Une décision fut prise, et très vite réalisée, d'aménager un môle en dehors du village, à proximité du tennis. Construction qui avait un coût à supporter par tous.

Malgré cela, ils rechignèrent. Connaissant leurs droits, ils savaient qu'ils n'étaient pas obligés d'obtempérer tant qu'une décision préfectorale ne leur interdirait pas le stationnement intra-muros. La phase de tractation avait duré assez longtemps. Le maire proposa qu'une ultime phase de négociation soit menée par les gendarmes : ils allaient venir voir chacun des conducteurs de poids lourds impliqués, leur expliquant que s'ils ne voulaient pas comprendre, ça serait la répression. Ainsi arriva-t-on à cette extrémité : un arrêté fut pris, des panneaux d'interdiction achetés, fixés aux entrées du village afin que, enfin, la maréchaussée puisse avoir le droit de verbaliser les récalcitrants. La potion fut loin d'être gratuite, mais il n'y eut pas d'autre moyen pour contraindre trois personnes à respecter la tranquillité du village...

Circulation et stationnement des poids lourds dans le village

Les nombreux avertissements adressés aux différents camionneurs n'ayant pu aboutir à solutionner les problèmes causés par le stationnement de leurs véhicules, le Conseil Municipal demande au maire de prendre un arrêté interdisant, purement et simplement, le stationnement des véhicules de plus de 3,5 tonnes sur le territoire de la commune. La signalisation verticale, prescrivant ces dispositions, sera mise en place.

Le Maire
Bernard GIBOIN

Mairie de CHICHERY-la-VILLE (Yonne)

Séance du conseil municipal du jeudi 21 novembre 2002.

« Tu me demandais "être maire aujourd'hui ?" Ben voilà, c'est ça : interdire, interdire, interdire... T'as pas idée du changement des mentalités des gens – j'te raconte pas tout, ou plutôt j'aime autant que tu racontes pas tout, mais tu sais bien des histoires que je t'ai racontées. Tiens, je te donne un autre exemple d'interdiction : les mariages : bon, tout le monde est content, c'est la sortie des mariés, on leur balance du riz, des pétales... mais mon petit gars, les pétales ils sont en plastique. Les gens les ont achetés et ils sont en plastique. Ils pensaient pas à mal évidemment, mais conclusion c'est imputrescible. Ça veut dire, non seulement qu'après, les cantonniers faut qu'ils les ramassent, et puis ça va dans les canalisations, c'est indestructible ces pétales. Tu

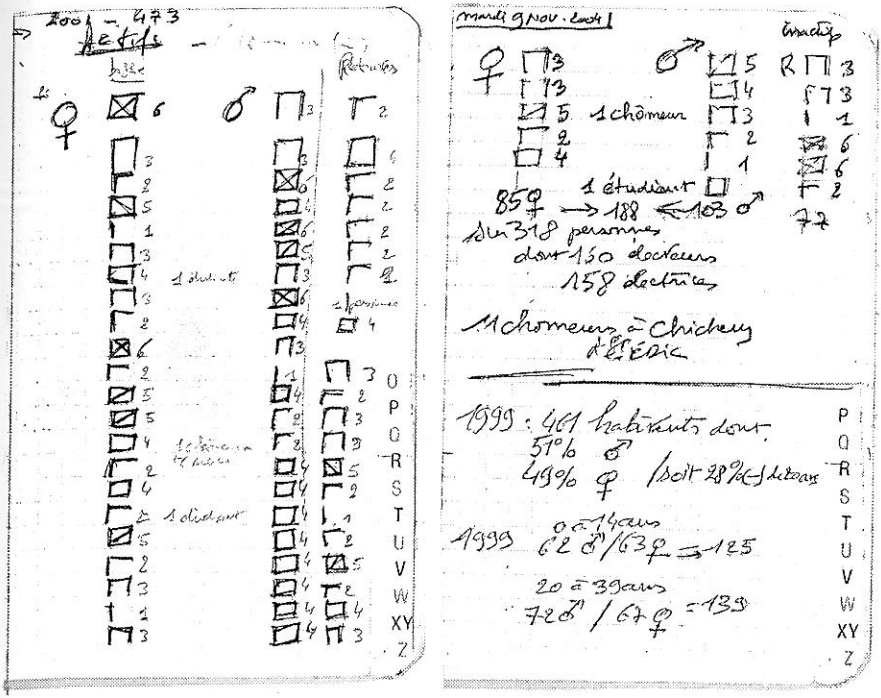
comprends la suite. Conclusion : faut interdire l'utilisation des pétales en plastique ! Après faut interdire l'accès aux terrains des manouches – t'as ben vu, les portiques ça suffisait pas, on a dû mettre des buses, des cailloux pour les empêcher de s'installer... Je te dis : c'est infernal ce qu'on doit faire, et n'oublie pas qu'on est responsable de tout. Souviens-toi que y a des maires en prison pour un poteau de but rouillé qu'a tombé sur un gamin, etc. Faut veiller à tout, sans compter la complexité des dossiers à faire. En fait, si j'étais pas à la retraite ce serait impossible de faire ce boulot.

« Pour revenir à la commune qu'est-ce qui reste comme prérogatives à la mairie ? Nous, on a la voirie, le pluvial, l'éclairage public, les employés municipaux. Oui, les cantonniers qui restent attachés à la commune, on en a un à temps complet et un autre à un tiers de temps, le reste il est sur Bonnard. Rien que ça, c'est du travail, des engagements, et puis tu vois bien dans les procès-verbaux du conseil, tout ce qu'on a à traiter et à résoudre, les commissions, les réunions à l'extérieur, non, on chôme pas encore, c'est l'inverse, on croule plutôt sous le boulot. Presque 500 habitants, 473 exactement, à ce jour[1]... »

Bernard se baissa et me sortit des classeurs contenant les listes électorales.

« Attends, je vais donner des statistiques. L'idéal, ça serait de prendre rue par rue, maison par maison, mais mis à part ceux qui sont de Chichery, ça bouge tellement aujourd'hui que moi-même je ne sais plus qui est qui. Y a des gens qui viennent me voir, je les reconnais pas. Tiens, au moment des votes, y a des gens qui viennent voter... Ben, on est tous là à se demander qui c'est ? La personne, elle, est bien inscrite sur Chichery, ça veut dire qu'elle vient pas de nulle part, mais on l'a jamais vue. L'autre jour, j'apprends par le journal qu'y a une femme peintre à Chichery, elle exposait dans une galerie à Migennes. Maintenant je sais où elle habite, mais je le savais pas. Non, on se connaît plus. Faut dire que les gens y se présentent plus non plus. Ils sont là, personne ne

1. Chichery connut jusqu'à 1 200 habitants au XII[e] siècle. Il comptait 114 feux en 1680. En 1790 on ne comptait déjà plus que 518 habitants, 681 en 1850, 643 en 1853, 539 en 1875, 514 en 1886, 425 en 1900, 400 en 1914, 353 en 1931, 344 en 1936, 430 en 1978, 461 en 1999, 473 en 2004.



Bernard me sort les statistiques « fines » de l'INSEE comptabilisant les « actifs » du village. Je fais des petits carrés pour compter 6, les femmes sur la colonne de gauche, les hommes sur la colonne de droite – Je note aussi, lorsqu'il me le dit : 1 étudiante / 1 chômeur / 1 étudiant / 1 chômeur / 1 étudiant.
En bas : sur 318 personnes dont 160 électeurs, 158 électrices / 11 chômeurs à Chichery inscrits aux Assedic.

le sait... Bon, on va déjà commencer par les "Actifs". Je peux même te faire une analyse fine avec mes statistiques : ça commence à dix-huit ans, l'âge légal, jusqu'à la fin. Allez, on commence par les femmes – je donne pas de nom évidemment. T'as qu'à marquer. »

Bernard commence à compter, il prend par famille, je fais des bâtons en carré. Là, y en a 6, là 3, 2, 1, 5... et me voilà avec 85 femmes « actives » dans le pays. Même décompte pour les hommes. On compte jusqu'à 103 – faut compter 11 personnes qui sont aux ASSEDIC, relève Bernard, et 77 retraités. Allez, hop, on

affine, puisque c'est tout fait par l'INSEE : en 1999, à la toute fin du xx[e] siècle Chichery comptait 461 habitants dont 49 % d'hommes, 51 % de femmes. Pour la pyramide des âges, c'est pas plus compliqué : 125 gamins de 0 à 14 ans, 139 de 20 à 39 ans, 119 de 40 à 59 ans – ça, c'est nous... –, 55 de 60 à 74 ans – c'est bientôt nous – et 23 de 75 ans et plus.

On en était là dans nos décomptes et nos comptes – pratiquant hors document selon une espèce de jeu de mémoire où l'on tentait, à partir des anciens propriétaires et du descriptif des maisons, celles de notre enfance, de voir qui habitait aujourd'hui ici ou là, Bernard me devançait haut la main –, quand la secrétaire de mairie arriva dans le bureau, dans son bureau. Bernard lui céda presque instinctivement la place. Elle remit tout en son ordre, les choses se jouent à quelques centimètres, rebrancha un module et sortit un dossier, tout en exprimant son enthousiasme pour le stage de formation organisé par la région Bourgogne qu'elle venait d'effectuer. Elle exprimait un vrai contentement d'appartenir à une région pilote en matière de mise en ligne des démarches et des dossiers administratifs qui devrait être reprise par les autres régions. L'heure s'avançait, Bernard attendait un rendez-vous. Je m'éclipsai, non sans retenir, et *a posteriori* je sais pourquoi, cette phrase du maire : « Pour les ordures, ça rigole plus maintenant... »

Une jeunesse protocolaire

Les habitudes des jeunes ont quelque peu changé depuis ma propre jeunesse : le mur de la mare est toujours là mais plutôt réservé aux très jeunes, la cabane des cars, à ceux qui ont des scooters et des petites motos, quant aux « teenagers », les 13-14 ans, c'est l'âge de mon fils, depuis quelque temps ils ont pris l'habitude de descendre jusqu'au rond-point qui coupe la N6, pour en remonter presque aussi vite qu'ils y sont descendus. Pourquoi ? Ils n'ont jamais su ou voulu me répondre. Je sais qu'il y a là des talus amusants à sauter en VTT, la proximité, peut-être, des copains du village d'à côté et peut-être aussi la côte de Driveau, une vraie côte ensauvagée où sont imbriqués friches, vergers et buissons

épais. Cette côte sert depuis très longtemps de « Réserve » pour le gibier. C'est peut-être ça qui les attire, en définitive ? L'autre jour nous étions à Paris, rue Notre-Dame-des-Champs, quand le portable de mon fils a sonné. C'étaient les gars de Chichery, ils étaient en train de lui faire vivre en direct une « course au cul d'un blaireau sur Driveau, un gros blaireau, haut jusqu'aux genoux... ». Ils l'ont tracé au VTT. La poursuite a duré le temps qu'on arrive devant le collège. C'est à ce moment qu'ils l'ont perdu et ont raccroché. Antoine a quitté les bois de Chichery pour entrer en classe.

Les jeunes, leur vie et leurs jeux sont devenus un mystère. Je pourrais commencer par dire que je ne sais pas vraiment ce qui les amuse. Je les soupçonne de ne plus savoir jouer au sens où nous l'entendions à leur âge. Quand je leur demande s'ils jouent, ils me répondent à la fois que oui et que c'est une notion dépassée. Ils me font surtout comprendre que même s'ils tentaient de m'expliquer, je ne comprendrais pas grand-chose... Ils ont raison. Je crois en effet que les enfants ne sont plus des enfants, mais des êtres précocement grandis auxquels l'informatique tient lieu de biberon. La chose est sérieuse, leur univers ludique se spécialise très tôt ; leurs pouces ont à peine quitté leur bouche, remplacés jusqu'à des âges avancés par une tétine, qu'ils gagnent la console des Game Boy et autres jouets électroniques à manettes. Ils parlent à peine que déjà ils « computent ». Ma fascination de cette jeunesse prise et animée par ce que l'on peut désormais appeler la nature cybernétique tient au fait qu'elle nous échappe sans avoir besoin de fuir ni de se cacher. Les jeunes – je n'arrive plus à dire les enfants – sont capables de partir sous nos yeux dans des ailleurs projetés auxquels nous n'avons pas accès. De l'initiation au voyage que sont la Game Boy, la PS2, la Game Cube ou la Play Station, sans oublier les MP3 et maintenant MP4, qui à la musique ajoutent l'image, en passant par les explorations sauvages ou maîtrisées des ordinateurs familiaux, la jeunesse des villes et des campagnes est entrée dans une troisième dimension, une dimension que, mis à part des spécialistes et des accros à l'enfance, peu d'adultes de ma génération peuvent atteindre.

Ce n'est pas que nous manquions de maturité, en cela les jeunes sont bien toujours des enfants, mais nous manquons incroyablement de discipline et de concentration.

EN GUISE DE POSTFACE

De la disparition de l'ethnologie et des risques à venir

En faisant de mon propre village un terrain d'ethnologie, je n'avais pas mesuré l'ampleur que ce travail allait prendre. Mon pari avait été et est toujours de jouer de profondeur, d'immersion, d'explorer les limites du trop savoir plutôt que d'aller quérir de nouvelles connaissances, sachant qu'on ne découvre jamais que ce que l'on sait. Or, énoncer des évidences qui sont nôtres n'est pas chose aisée. En clair, ma démarche était et est toujours de camper aux franges de moi-même et de tenter de faire de tout ce qui me fait un objet d'étude. Cela n'empêche pas les voyages, ni les terrains éloignés, bien au contraire, cela nécessite de fréquents passages par l'autre. Je dois dire que ma tentative d'ethnologie classique en Arizona chez les Hopi, qui ouvrait *Le Village retrouvé* il y a plus de vingt-cinq ans, n'est nullement un échec, ne serait-ce que parce que cela a donné cet ouvrage, mais surtout une posture dont j'ai fait une méthode. Mes séjours en Amérique du Nord chez les Sioux, en Amazonie colombienne chez les Yukuna, tout comme mon passage chez les Lapons à la poursuite des rennes ou plus récemment chez les mythiques Caduveo, Bororo et Nambikwara du Mato Grosso au Brésil, sans oublier nos voisins italiens, allemands et russes qui me retiennent souvent, n'ont pas entamé mon choix éthique de n'écrire jamais que sur nous-mêmes. Bien au contraire, la fréquentation de ces sociétés, ces passages fréquents et nécessaires par ces autres, cette prise de distance et de recul à l'égard de ma propre société, tous ces désapprentissages

périodiques participent pleinement à l'idée et à la définition de l'ethnologie et de ses méthodes.

Si ces voyages non exploités dont l'ethnologie reste l'alibi officiel ne sont pour l'instant que des voyages littéraires sur lesquels j'écrirai peut-être un jour, la chose se complique dès lors que mon regard s'introvertit. Le retour de terrain, syndrome bien connu des ethnologues, n'est jamais chose facile ; affecté d'une claudication culturelle passagère qui peut varier en fonction de la durée de l'immersion dans l'autre culture et, bien entendu, de la sensibilité de chaque individu, la reprise de contact avec notre culture demande chaque fois un temps de réadaptation plus ou moins long. C'est cet état très particulier de n'être pas encore tout à fait là – auquel s'ajoute l'état d'extrême vigilance, cette tension particulière du regard dans laquelle il nous a fallu vivre pendant des mois pour bien faire notre métier : regarder –, que je mets à profit pour nous redécouvrir tels que nous sommes. Car c'est bien de cela dont il s'agit : voir, mais voir depuis un regard affûté, retourné, en d'autres termes devenir l'explorateur de notre propre société.

Dans ce moment charnière du retour, les conventions acceptées comme telles par l'ensemble de mes concitoyens apparaissent tout à coup comme des attitudes étranges : dormir, se déplacer, respecter le code de la route, faire ses courses, recevoir, préparer les repas, manger, les partager, se présenter, travailler, croire, aimer, toutes ces choses de la vie « normale », ces truismes dans lesquels on a été élevé et avec lesquels ont vit ordinairement ne sont repérables, visibles, que par un regard neuf. Si, pour *Le Village retrouvé*, questionner à partir de mes souvenirs et de la vision que j'avais des choses passées s'est imposé comme étant la meilleure façon de remettre en route la mémoire collective, la chose cette fois-ci ne pouvait plus se dérouler de la même façon. Mon propos fut autre. Non pas tant que je l'aie voulu autre ; il s'est imposé autre tellement nous avons changé. On dirait que les souvenirs ne sont plus attachés au village ; qu'y habiter ne veut plus dire que toute sa vie est là. Pourtant c'est bien là que nous mangeons, que nous dormons, que nous parlons, mais c'est que ce « là » n'est plus un entre-soi, il est vécu comme une sorte de parenthèse en attendant d'être ailleurs. Certains le sentent et cherchent tous azimuts ce qui pourrait réancrer le village dans son passé : cartes postales,

peintures, témoignages, désir de retrouvailles impossibles, rêve de fusion évanouie.

J'ai appris que voir, c'est construire un rapport critique au monde, c'est reconnaître pour autre ce que l'on perçoit et accepter de nous le représenter comme tel. Voir, là est pour l'ethnologue la question centrale. C'est le regard, notre regard, qui fait le lien entre le dehors et le dedans, entre l'observé, le distingué, l'inventorié, et qui est donc l'exact contraire d'une globalisation. Regarder, faire advenir le regard, c'est donc s'obliger à un déssillement de l'esprit. C'est chaque fois s'inventer des yeux neufs qui seront capables de rendre compte et de l'image qu'ils prennent et de l'image qu'ils donnent. C'est essayer de transformer l'inadmissible en compréhensible et faire, par exemple, que les images qui défilent devant nos yeux représentent en définitive plus du regard que de la réalité. C'est ainsi, nos yeux inventent car ils sont en partie construits par ce qu'une culture a mis dedans. L'idée à laquelle nous croyons aujourd'hui, que le regard est une mise en boîte qui fait de nous l'un des côtés du monde, est une idée tout à fait contemporaine. Pour en arriver là, pour être capable d'accepter cette étrange idée qui est de se regarder de très près, il a fallu longtemps côtoyer le lointain, flirter avec l'intemporel et surtout désapprendre ou plus exactement réviser, re-visionner ce que nos yeux avaient coutume de voir. Oui, il a fallu de l'incompréhensible, de l'inadmissible, de l'autre, beaucoup d'autres. Il arrive que la chose vue n'ait pas été bien regardée ou qu'elle entre dans une vision des choses, comme on dit, qui n'a rien à voir avec la réalité, bizarrement cela s'appelle alors un malentendu. Voir c'est donc aussi entendre. Heureusement qu'il y a le regard pour lire ce qui vient d'être dit et pour apprendre un peu plus de l'autre.

Partager, « apprendre, comprendre et partager », pour reprendre André Leroi-Gourhan, qui insistait sur le fait que « tout ce qui n'est pas partagé est perdu », me paraît essentiel dans l'acte de faire de l'ethnologie. Partager au sens ethnologique, cela veut dire tout autant restituer aux « ethnologisés » ce que l'on a perçu d'eux, faire connaître à sa propre communauté ce que l'on imagine que nous sommes et, dans un double retournement, offrir en dialogue, et non en cherchant à les imposer, les connaissances que nous avons du monde et de sa conception tout en acceptant d'entendre

le rapport à l'univers que ces autres si différents articulent. Cela implique que nous revenions à ce que Serge Moscovi appelle « une conception poreuse du monde, à un système ouvert », moins conceptuel, de l'ethnologie, où le chercheur accepte de reconnaître que rien n'est jamais définitivement constitué, ni entièrement déterminable.

Une recherche reste vivante même et surtout si elle revient modifiée, enrichie, après qu'elle a été diffusée et discutée dans les sociétés concernées. J'ai souvenir dans *Le Village retrouvé* d'avoir parlé d'« ethnologie d'intervention ». Avec le recul et tout ce qui s'est dit ces dernières années sur le droit d'ingérence, je trouve mon propos un peu violent. Une ethnologie partagée ou « partageuse » serait plus juste, surtout aujourd'hui où l'individualisme et la rétention qui va avec se sont imposés comme le référent radical à la base de toute réussite, réussite universitaire comprise. Partager cela signifie donc dans mon esprit mettre à bas la séparation, devenue muraille dans nos sociétés et dans nos têtes, entre ce qui est à nous et ce qui est aux autres. Disons que c'est une tentative de penser autrement que par concept.

On peut regretter, avec Yves Bonnefoy, que non seulement la réflexion des théoriciens n'accorde guère d'importance à la poésie mais qu'à très peu d'exceptions près ceux-ci entraînent tout le groupe social à rester indifférent à ce qui s'y joue. « Il faut la poésie, dit Bonnefoy, pour que le rapport de l'être parlant à ses proches échappe, par exemple, aux dégradations que lui fait subir la production d'idéologie. Sans poésie pas de démocratie (...) La poésie est le ferment naturel de l'esprit démocratique dont la seule définition radicale est la reconnaissance par chacun de la pleine dignité des autres êtres. (...) La poésie sait que ni le sujet, ni autrui ne sont des choses, et que l'être en nous n'est pas de bénéficier d'une durée d'existence, au sens biologique du terme, mais naît de la décision de rendre au rapport à soi sa qualité de présence. » Le statut du chercheur comportant la liberté et la faculté de faire valoir et de prendre en compte ses engagements, on devrait pouvoir aisément accepter l'idée, surtout en ethnologie, qu'à la pensée conceptuelle, on puisse ajouter une pensée poétique. On devrait pouvoir reconnaître que le terrain ne peut être réduit à la seule vérification d'hypothèses émises à partir de chez soi à l'encontre et en dehors de l'autre, mais que « l'intuition de présence » est

à la base de notre écoute et du partage avec cet autre qui n'est définitivement pas nous, tout en n'étant plus un étranger total. On met trop souvent hors de champ l'expérience de l'immédiat et on écarte la pensée poétique à quoi il est reproché de venir troubler la pensée scientifique et rationnelle. Pourtant la question de l'autre, j'insiste, ne peut se poser qu'en termes de dialogue, c'est-à-dire de partage de la parole où autrui apparaît comme une vraie présence là où le concept ne le considère qu'en lui substituant des formules.

Je ne puis nier que mon choix de faire une ethnologie sensible tient pour beaucoup à ma formation, à ces « années Jaulin » que je partage avec Barbara Glowczewski qui me précède dans cette collection où notre génération vient rejoindre nos illustres anciens. C'est bien dans le sillage de Robert Jaulin, de Pierre Clastres, de Georges Condominas, de Jean Malaurie, de Serge Moscovici, de Michel de Certeau, de Jacques Meunier, d'André-Georges Haudricourt et de bien d'autres qui se produisirent dans ce département d'ethnologie « pirate » à ses débuts – avant de devenir une Unité de formation et de recherche reconnue au sein de l'université Paris 7-Jussieu – sur la lancée de la critique de la vie quotidienne, de la société de consommation, du productivisme, du scientisme et de bien d'autres « ismes », que nous découvrions la nécessité de penser et de faire un monde capable de recycler autant ses ressources que son histoire et ses savoirs. Déjà nous nous proposions de décloisonner le regard et avec lui les sciences humaines toutes chaudes d'un positivisme totalitaire ainsi que du carcan structuralo-marxiste dont nous devinons encore quelques pointes çà et là dans la production « scientifique » et réservée des sciences humaines. De cette décennie 1970-1980, outre les joyeuses années libres, communautaires et critiques qui firent le sel de ma génération débridée, parce que affranchie de la pesanteur coloniale qui pesa tant sur les épaules de nos aînés, je retiendrai le terreau sur lequel j'ai poussé. C'est à ce moment charnière où l'ethnologie posait la question de son existence en termes éthiques, où l'Occident se mettait en question, revenait sur son histoire, ses manières d'être à l'autre, l'ethnocide, et où nous repensions l'anthropologie à partir du monde moderne et de son avenir, que je suis « tombé » dans l'ethnologie. Entre autres utopies, nous militions jour et nuit pour un « réenchantement du monde » avec et à partir de l'écologie que nous inventions et qui, il faut bien l'avouer, fut et reste la seule

innovation qui ait irrigué notre récente forme de vie et notre culture politique actuelle. Oui, c'est bien à l'avènement d'un phénomène culturel inévitable que l'on participa à travers l'élaboration de ce que, vu l'état dans lequel se trouve notre planète aujourd'hui, on est en droit d'appeler une « conscience écologique ». Une conscience nécessaire mais dont je n'aimerais pas que des tenants de la « pureté » et de l'ordre s'emparent à nos dépens, le remède risquant alors d'être infiniment plus grave que la maladie pour les humains que nous sommes encore un peu...

Une autre question que nous avons contribué à placer au centre de la réflexion philosophique contemporaine et qui va de pair avec celle du futur de la Terre était celle de l'importance nouvelle de l'autre non plus en tant qu'être à coloniser mais en tant qu'être doué de culture, dont on ne peut plus désormais ignorer l'existence ni bafouer le rapport au monde.

L'« ethnologie de proximité » que nous avons développée dès les années 1970 à Jussieu n'a pas été vaine. Dans ces années de refondation, nous recentrions nos travaux sur notre société même ; nous partions du postulat que plus les choses sont proches et se présentent comme des banalités apparentes, plus elles sont complexes. Au regard horizontal, tiré de l'anthropologie classique, porté sur l'autre exotique, nous ajoutions le regard vertical, un regard transversal enrichi de l'ensemble des ethnosciences et des connaissances en sciences humaines alors en pleine éclosion. C'est ainsi, pour être plus concret, que des dizaines de mémoires et des doctorats d'ethnologie furent soutenus sur le monde des immigrés, du pouvoir, de l'hôpital, des policiers, de l'entreprise, de l'éducation, des homosexuels, des curés, des bourgeois, des chanteurs du métro, des piétons, des villes nouvelles, des néo-ruraux, des chasseurs, des écologistes, etc., ce qui n'excluait d'ailleurs nullement les études des systèmes traditionnels des sociétés amérindiennes ou des sociétés castiques en Inde, dont nous nous nourrissions pour parfaire notre réflexion théorique sur le monde moderne.

Nous le sentions, nous l'annoncions, mais depuis nous sommes bel et bien entrés dans une des très grandes mutations de notre histoire où chacun, hautement technicien et déculturé, s'affirme comme il peut dans ce qu'il lui reste d'univers personnel. C'est donc dans ce contexte neuf mais assis sur le même fauteuil, au

même endroit, dans le même village en apparence, que je me suis retrouvé à nouveau au pied du mur. Sûrement ai-je perdu quelque peu de ma fraîcheur d'esprit depuis *Le Village retrouvé* et abandonné quelques utopies – l'âge aura corrigé quelques opinions, atténué quelques naïvetés et motivé quelque scepticisme – mais je ne crois pas avoir rendu les armes, entendez mes principes ethnologiques. Faire de l'ethnologie tel que je le comprends n'est jamais qu'accepter le regard d'une personne donnée, dans un temps donné, dans un lieu donné avec des gens donnés. J'insiste : l'ethnologie est aussi à faire là où l'on vit, là où l'on sait, là où l'on partage avec et comme les autres les choses de la vie. Or voici que sur ce dernier point je me trouve dans une impasse. Tout comme mes voisins, je ne sais plus très bien ce qu'est véritablement ce « nous » ; comme eux, je ne connais plus grand-chose ni grand monde de et dans mon village ; comme si dans un relâchement insensible le temps nous avait distanciés les uns des autres en même temps qu'il nous avait distancés dans l'espace...

C'est pour cela que je me désespère de voir disparaître l'ethnologie de nos universités, de voir que l'on fait si peu de cas de l'homme présent, que l'on quitte toute critique pour rejoindre le mythe d'un consensus national, européen, mondial. Que l'on fonde notre conception de l'être à partir d'une conception globale du vivant, mais d'un vivant dont la seule liberté passerait par un nivellement généralisé de notre humanité actuelle. Ce que je dis vaut pour n'importe quelle institution y compris pour l'Université, et qui plus est pour l'enseignement de l'ethnologie lui-même qui, et nous en sommes largement responsables, est en train de disparaître. Que va-t-il advenir des étudiants s'ils ne trouvent plus de lieux où venir réfléchir sur le monde, sur cette science qui fut sortie de l'ornière en grande partie il est vrai par Claude Lévi-Strauss et sa génération, en ce qu'ils la désenclavèrent de sa gangue coloniale dans laquelle elle avait fleuri ainsi que de ses dérives « racialistes », s'il n'y a plus personne pour décrire le monde, pour témoigner des sociétés proches ou lointaines, si nous n'avons plus que des analyses partielles, quantitatives, des notions générales et donc généralisantes de ce que nous sommes ? Nous ne connaîtrons bien vite plus grand-chose de nous-mêmes. Mais comment faire pour restaurer l'attention à l'autre, accepter qu'il y ait des lieux « vigie » d'où l'on observe, discute et pense, des lieux où l'on témoigne du monde,

plus exactement des mondes, et où l'on acquière une façon critique d'exprimer nos dissemblances afin d'aider à imaginer des lendemains qui inexorablement nous tirent à eux sans que nous ne sachions plus ce qu'il risque d'en être ? « Nous avons besoin des ethnographes, écrivait Octave Manoni, pour comprendre (et quelquefois nous le comprenons à leurs dépens) et pour modifier notre attitude occidentale, après avoir mesuré tout ce qui la sépare d'autres attitudes possibles. Ils sont les spécialistes des différences, de toutes les différences au fond, parce que les différences culturelles les plus marquées ne sont que comme l'agrandissement explicatif des autres. Ils sont chargés de raconter des histoires vraies qui prouvent qu'on pourrait changer la vie. »

A entendre les « experts », on pourrait croire à l'extérieur du monde clos de l'Université et de la recherche que les sciences humaines se réforment en même temps que les sujets et les objets qu'elles traitent. Il n'en est rien. On assiste au contraire à une rigidification générale, pis même, au nom de la mise en place d'une Université de masse, en même temps qu'une reprise en main par les politiques *via* l'administration, prétendument au nom de l'Europe, c'est à une véritable dévaluation que l'on assiste : celle des diplômes, en allongeant la durée pour les plus bas et en la raccourcissant pour les plus élevés (cinq ans pour un master, trois ans pour une thèse de doctorat) — le « flux » étudiant doit circuler, nous explique-t-on, ça coûte cher, etc., toutes explications et visions à court terme qui portent irrémédiablement en elles le tarissement de la pépinière de jeunes chercheurs, surtout en lettres. Les étudiants sont désormais inscrits plus dans la course au temps que dans celle à la connaissance. Dans cette « course perpétuelle » c'est à coup sûr la mort d'une certaine recherche où l'humain se dissout dans l'obligation de faire vite. Ce nouveau système nous mène à un véritable « fordisme scientifique » où la productivité et les lieux de production prennent le pas sur la qualité et l'originalité de la recherche. Etrangement, alors qu'on a le sentiment que le savoir est totalement détabouisé, que toutes les questions et n'importe quel problème sont abordables, jamais nous n'avons été aussi limités, contrôlés, conduits, soumis au régime de la pensée unique. J'insiste, les diktats du recrutement et de la restructuration guidés par le mythe actuel de la « rentabilité » de la recherche et de l'enseignement viennent brouiller le discernement de bien des commis-

sions. Je vois se développer une peur, pour ne pas dire une terreur, parmi les candidats aux carrières universitaires, qui provoque une frilosité dans l'expression de la pensée, pis même, un autocontrôle dévastateur chez les quelques esprits originaux qu'on a pu détecter au début de leurs études [1].

Pour revenir à l'ethnologie proprement dite, je constate qu'en ce début du XXIe siècle, un monde brassé, pluriculturel comme jamais il n'a été, les experts du ministère de l'Education profitent du prétexte fallacieux de la mise en place des nouveaux diplômes européens, le fameux LMD, pour réduire l'ethnologie à une science secondaire et la mettre à l'écart des programmes universitaires, la réservant à la seule recherche. Je considère que c'est une catastrophe majeure au regard de l'aspect et de l'état de notre société actuelle et que l'ethnologie devrait avoir toute sa place non seulement dans l'enseignement supérieur mais aussi dans le secondaire, bien autrement que sous la forme de quelques heures égrenées par un professeur de philosophie. Comment allons-nous pouvoir décrypter, dans cette confusion provoquée par la globalisation, la mondialisation, l'égalitarisme, la pensée de masse et son inverse le pluriculturalisme, le localisme, l'individuation, un peu de notre monde si nous n'en fournissons plus les outils ? Comment et en quels lieux abordables, ouverts à tous, allons-nous pouvoir dispenser un savoir et une pensée critique nécessaire élaborée dans et à cause des tourmentes qui traversèrent ce XXe siècle juste finissant ? Comment, s'il n'y a plus d'enseignement de l'ethnologie, former des regards sur ces hommes et ces femmes du XXIe siècle commençant, sur ce que nous sommes en train de devenir ?

Je connais l'engagement physique et moral des ethnologues sur le terrain, le long et difficile travail que chacun, à sa mesure, fournit pour faire connaître des sociétés et des univers parfois difficiles à pénétrer et à comprendre. Mais je pense qu'il faudrait que cette communauté scientifique réduite et particulière, connue et respectée pour son courage – le premier réseau de résistance lors de la dernière guerre émana du musée de l'Homme –, ne renonce jamais à dénoncer et à lutter contre tous les racismes et ce qu'ils engendrent. Un racisme qui dans notre société complexe est devenu plu-

1. Pascal Dibie, *De la crise dans les universités et dans le recrutement*, 2002.

riel et que je sens aujourd'hui resurgir sous des formes nouvelles et tout aussi dangereuses. A l'exemple de Lévi-Strauss, d'Alfred Métraux et de quelques-uns de mes collègues, nous n'avons pas le droit de ne pas nous préoccuper de la question du racisme. Je faillirais moi-même si je ne revenais en quelques lignes ici sur cette question qui, si on s'en était préoccupé davantage, devrait être du point de vue scientifique réglée depuis longtemps.

La leçon sera brève, aussi brève qu'elle est évidente : commençons par le terme même de « race », dangereusement réifié dans nos banlieues et chez les jeunes avec « ta race », « de ta race », etc., par les journalistes et plus grave par les politiques qui l'emploient à diverses sauces et dans des contextes très différents, mais qui reste bien présent dans notre vocabulaire, donc dans notre vision de l'autre... « Race » sort tout droit de la folie classificatoire du XIX^e^ siècle. Ce siècle fatal pour l'homme moderne où, à l'exemple de la classification linnéenne des espèces botaniques, par agrégation autour de spécimens appelés « types », on a tiré et finalement réservé le concept de « race » pour l'homme. Ce que je voudrais redire rapidement, mais fermement, est que les progrès de la génétique ont montré que la conception de « types raciaux » arbitrairement définis n'a aucun fondement scientifique. Paradoxalement, si la mode est au « métissage » cela tient sans doute au fait, scientifiquement avéré, que le polymorphisme est une des lois fondamentales de la vie. Mais je sais que, quoi que nous puissions dire, la paresse psychologique inhérente à l'homme – nous avons horreur de nous déprendre et de réapprendre des vérités ! – étant entretenue par des délires politico-scientifico-idéologiques d'un autre âge, le « racisme » n'a pas désarmé. Certains essaient encore (et réussissent) de faire croire que l'on pourrait « purger » une race, ce qui du point de vue idéologique est bien entendu inacceptable et du point de vue biologique évidemment irréalisable. Pourtant, par un nouveau glissement sémantique, la formulation et son application viennent d'en être faites, qui plus est par des contemporains européens ! L'expression a pris sa place, et c'est comme ça que nous assistons aujourd'hui, impuissants, partout sur notre planète, Europe, Afrique, Asie, Amérique, plus qu'à des déclarations, à des actions de « purifications ethniques » qui se terminent par d'effroyables génocides, là, devant nos yeux... La chose est effectivement nouvelle dans son expression et connote un racisme

culturel qui s'amplifie en même temps que la mondialisation se développe, l'un marchant avec l'autre, mais elle prouve surtout que nous sommes tous en danger de finir comme ces étrangers proches, nos voisins européens, victimes de quelque aberrante boucherie que nous n'aurons pas su prévenir.

La seule réponse à l'intolérance, au « racisme » et aux « racistes », ces malades porteurs de cette maladie contagieuse qui se répand à la vitesse de la poudre qui s'enflamme, c'est de les mettre à distance. Je pense à la « distance génétique » : les biologistes ont montré que si l'on étudie la « distance génétique », c'est-à-dire la différence biologique entre deux populations prises au sein d'une ethnie ou d'un groupe humain n'importe où en France ou dans le monde, on obtient invariablement un résultat inférieur à 15 % de ressemblance génétique entre les individus étudiés ! Après cela tout devrait être dit, nous devrions tous être convaincus que les propositions de classifications raciales sont arbitraires, inopérantes, et qu'il y a inapplicabilité du concept de race à l'espèce humaine. Mais non, je le sais, rien n'est entendu, notre surdité ne fait au contraire qu'empirer et les pires malentendus, les pires conflits sont à venir. Voilà pourquoi on ne peut envisager que l'ethnologie disparaisse de nos universités, j'y vois comme une expression de plus de l'irresponsabilité de nos politiques (il y a nécessairement une politique de l'enseignement comme il y en a une reconnue pour la recherche) qui confirment par le manque de vision qui les caractérise tous aujourd'hui qu'ils ne sont plus que des gestionnaires à la mentalité d'apothicaire rendus à ce nouvel ordre totalitaire économique qui, au nom de l'efficacité et de la rentabilité, soumet tout à ses diktats et développe dans son sillage des violences dont ils n'imaginent pas les conséquences.

Oui, je sais, la charge est un peu violente et le discours peut paraître un peu convenu, mais je crois que ce dont je veux témoigner ici, ce dont j'ai voulu témoigner avec cette photographie de notre vie moyenne, pseudo-rurale, en ce tout début du XIX^e^ siècle, c'est la façon insidieuse mais irréversible dont nous nous transformons et du comment nous cherchons à nous insérer dans cette mondialisation en route qui nous touche jusque dans nos moindres recoins. La question reste entière, comment étudier la pensée des autres sans commencer par étudier la nôtre ? Comment s'occuper de visions du monde, de rapport à l'univers, sans se pré-occuper

du nôtre ? Cela tient-il à notre impuissance à « assumer notre être-divisé-au-monde », comme le suggère Jean Monod ? « Impuissance » qui remonterait au jour où l'humanité a découvert sa propre diversité et où elle a « commencé à être travaillée par le sentiment que son existence même sur la face du monde était une sorte d'inconvenance » ? Notre anthropologie (notre engagement) se veut totale à l'exemple de l'« homme total » de Michel Leiris et du « fait social total » de Marcel Mauss, s'il nous faut citer des ancêtres, ce qui signifie aussi qu'elle ne sera jamais achevée mais que son projet même ne sera non plus jamais clos. Ce qui n'empêche pas que nous avons un rôle éminent à jouer dans la lutte contre les indifférences.

Ce que j'ai dit, ce que j'ai pu dire tout au fait de mon époque mérite évidemment d'être revisité demain, dans l'espoir et la certitude que cela sera tout autrement que ce que j'imagine. Pourtant, ce qui a radicalement changé c'est la nature du terrain ethnologique, de l'ethnologie et plus sûrement encore de l'ethnologue.

TERRE HUMAINE

COLLECTION FONDÉE ET DIRIGÉE PAR JEAN MALAURIE

« Nous sommes montés dans le train à grande vitesse de la modernité sans trop nous en apercevoir et, lorsque nous regardons par la fenêtre, le paysage défile si vite que nous n'arrivons plus ni à le lire ni à le retenir. J'ai l'impression que nous sommes devenus des spécialistes de l'oubli… »

Vingt-sept ans après la publication du *Village retrouvé* (1979), l'ethnologue Pascal Dibie publie *Le Village métamorphosé*. C'est de nouveau de Chichery, en Bourgogne, où il réside depuis son enfance, qu'il tire des observations ayant valeur universelle. Un voyage hallucinant, profond, au cœur de notre rurbanité naissante.

Il nous invite à revisiter notre société qui vit une des plus grandes mutations de son histoire millénaire. S'intéressant à nos actes les plus modestes, à cette banalité qui inscrit les jours de nos vies dans le long calendrier de l'histoire, l'auteur décrit un quotidien où le monde des signes et des aménageurs de paysages est roi, où la voiture, la cybernétique et la consommation sont maîtresses de nos têtes, de nos temps et de notre économie, où la religion s'abstrait jusqu'à accepter le changement des rites funéraires et à nous laisser exclure nos morts, où l'agriculture se « scientifise » à outrance et nos paysages se patrimonialisent…

Une antique société se meurt, l'égoïsme de chacun s'affirme et ce qui fut le paysan, l'homme en pays, devenu hautement technicien et déculturé, réussit à s'insérer dans la brume de la mondialisation qui le gagne et le dévore.

Cette ethnologie déguisée en récit, où se croisent pensées brutes et carnets de terrain, portraits de maîtres et réflexions profondes, inscrit *Le Village métamorphosé* parmi les plus grands ouvrages de Terre Humaine.

Pascal Dibie, né le 16 mars 1949 à Paris, enseigne l'ethnologie à Paris 7 Denis-Diderot, où il dirige le Laboratoire d'Anthropologie Visuelle et Sonore du Monde Contemporain (LAVSMC). Il est directeur de la collection « Traversées » aux éditions Métailié. Il a publié de nombreux ouvrages, dont *Le Village retrouvé, essai d'ethnologie de l'intérieur* (1979), *Ethnologie de la chambre à coucher* (1987, traduit en 13 langues), *La Tribu sacrée, ethnologie des prêtres* (1993), *La Passion du regard, essai contre les sciences froides* (1998).

Université Catholique de Louvain

10.566.151